

# La Paix

*Article du Populaire de Saône-et-Loire n°1.*

*Texte publié dans Le populaire de Saône-&-Loire, Hebdomadaire de la Fédération Socialiste (S. F. I. O.) de Saône-et-Loire du samedi 12 mai 1945.*

Nous aurons donc un armistice de printemps sous un ciel encore mouillé des larmes du monde, mais presque pur du noir nuage qui l'avait assombri, et c'est peut-être une promesse que recèle l'univers au seuil d'une nouvelle paix.

Un philosophe grec<sup>1</sup> aimait à concevoir le monde ravagé tantôt par la discorde quand le dieu l'abandonnait à son propre mouvement, et tantôt, lorsque le dieu reprenait le gouvernail, conquis aux forces apaisantes de l'amour. Le dieu est alors le pasteur des hommes ; il leur partage également les biens multipliés d'une terre féconde et les enveloppe d'une tendresse charmante sous l'éclatante justice du soleil. Nous savons que depuis les Grecs, les dieux fatigués ont abandonné l'univers aux mortels ; livrée à son expérience et à ses instincts, l'humanité fut impuissante à se partager les richesses du monde, et si parfois une légère accalmie parvenait à concilier les forces antagonistes, c'était pour retomber fatalement dans la discorde et la guerre. Nous avons vu, cette fois, la barbarie la plus primitive utiliser les effets formidables de la science moderne ; nous avons vu des nations fanatisées et hurlantes se jeter sur le monde hébété. Nous avons vu vingt peuples opprimés, deux continents asservis, cent grandes villes détruites, des régions entières dévastées, des milliers d'hommes torturés dans leur chair et dans leur âme, des milliers de femmes en pleurs devant l'absurdité de la mort, et des enfants sans recours foudroyés au berceau. La civilisation a failli mourir, et avec elle se jouait notre destin. Le monde a connu les limites du désordre : il appartient aujourd'hui aux hommes de redresser le gouvernail et de remplir la grande promesse de la paix.

Le socialisme n'est pas autre chose que cette haute espérance, fondée sur l'expérience des siècles et orientée dans le sens de l'histoire. Il apporte lui aussi un message. Il veut que décidément les valeurs idéales l'emportent sur les réalités contraires ou incomplètes du vieux monde. Et pourtant, il ne cesse pas d'être réaliste, même quand il atteint les sommets, parce qu'il sait découvrir dans l'évolution naturelle de la société la direction idéale qui lui est déjà imprimée. Certes, toutes les fois qu'une grande chose va s'accomplir dans le monde, les hommes n'ont pas la prudence ou le courage de préserver la pureté de leur dessein, et les mêmes mots d'ordre qu'ils proclamèrent à l'aube d'une révolution, des ambitieux s'en emparent pour voiler d'un semblant d'idéal les plus injustes privilèges ou les crimes les plus odieux. Ce qui fut vrai du christianisme l'est déjà du socialisme.

---

<sup>1</sup> NdE : Allusion au mythe du Politique de Platon.

Si la démocratie sociale et si la paix égale des nations sont promises au terme d'une évolution invincible, les derniers sursauts de la bourgeoisie et la folie de quelques hommes sont parvenus à troubler momentanément la marche en avant. Nous savons que le progrès de la justice n'est pas continu et que dans la confusion de l'histoire il y a des périodes de réaction et de régression ; mais le socialisme n'offre pas seulement une certitude pour l'avenir, il dicte aussi une volonté pour le présent.

Il n'y aura pas de véritable paix tant qu'on n'aura pas instauré toute la justice. D'abord à l'intérieur des nations où la démocratie est la condition du progrès. Mais la justice nouvelle doit se défaire d'une impartialité trop abstraite ; elle ne doit plus s'appliquer seulement à des citoyens égaux en droit, inégaux en fait ; elle doit devenir le principe d'une libération réelle de tous les opprimés et de tous les exploités. Il y a un parti de la justice parce qu'il y a déjà un parti pris de l'injustice, et le socialisme dans son aspect scientifique n'est que le reflet de cette lutte de classes que l'histoire contemporaine confirme. Toute réforme qu'on tentera sans tenir compte de cet antagonisme profond n'aura pas chance d'éviter une révolution violente. Le socialisme devrait retourner dans l'opposition révolutionnaire ouverte si ses principes essentiels n'étaient pas reçus dans l'ensemble de la démocratie.

Il n'y aura pas de concorde entre les citoyens tant qu'on voudra fonder<sup>2</sup> cette concorde sur la confusion économique, et en dépit de la lutte sociale, sur un compromis sans courage ou sur l'« union sacrée » qui brise l'élan créateur pour fortifier les forces de conservation. Pareillement, il n'y aura pas de paix véritable entre les nations tant qu'elle ne sera pas l'effet d'une justice égale et pourvue d'une force efficace. De même qu'il n'y a pas lutte entre générations, entre sexes ou entre races, de même il n'y a pas lutte entre nationalités. Les grands conflits modernes sont la conséquence inévitable du désordre capitaliste et l'apparence de gloire ou d'honneur dont on les affuble vient seulement donner le change aux peuples abusés.

Le problème de l'Allemagne n'est pas particulier à la situation présente. Le militarisme prussien et l'instinct grégaire de l'allemand ne sont pas les vraies causes de la guerre. Ils n'ont été que des moyens pour le capitalisme mondial de susciter un conflit et permettre à la faveur d'une guerre gigantesque, l'écoulement d'une surproduction fructueuse sans contrepartie pour le prolétariat. C'est l'absurdité d'un régime économique, qui est incapable d'accorder aux travailleurs une participation croissante aux richesses qu'ils produisent, parce qu'un tel progrès diminuerait le profit des privilégiés et affaiblirait peu à peu leurs prérogatives, tandis qu'il trouve dans la guerre le moyen unique de produire sans augmenter la richesse collective, parce que les travailleurs sont forcément exclus du marché. Le peuple allemand ne fut qu'un instrument dans les mains du capitalisme – et ce n'est pas une excuse pour ce peuple, qui, par son incroyable docilité, a atteint les limites de l'absurde – mais l'ennemi véritable reste debout parce qu'il est partout présent et qu'il joue toutes ses cartes. Or, le socialisme est la condition de la paix dans la mesure où le capitalisme est la cause de la guerre.

Nous reprendrons ces idées pour montrer comment elles répondent à l'urgence des événements qui passent, mais dont les effets demeurent et alourdissent l'héritage

---

<sup>2</sup> NdE : nous avons rajouter la négation « pas », absente de l'original et corriger la coquille manifeste « fondre » en « fonder ».

de demain. On nous reproche d'être doctrinaires et l'on nous accuse d'utopie. Le réalisme et l'opportunisme politiques ont-ils donc mieux réussi au cours de leur long règne ? Les grandes réussites ne sont pas le fruit d'une agitation nerveuse. C'est au contraire l'intelligence de l'ensemble qui permet les vastes renouvellements et leur impose la durée. Nous ne séparons pas la doctrine de la lutte, mais pour situer le combat jusque dans les prolongements lointains de l'histoire, il faut l'éclairer et l'aider par des idées générales. Et ce mouvement intellectuel qui donne à la doctrine sa continuité et son progrès n'entrave pas l'action immédiate. Il lui donne plutôt l'assurance et la force parce qu'il permet d'aller toujours plus loin et de relier l'effort d'un jour aux grands desseins qui déterminent l'avenir.

Le parti socialiste est seul à pouvoir apporter des projets précis et concrets concernant l'économie, l'organisation du travail et la paix ; il est le seul que les événements ne peuvent surprendre parce qu'il est une philosophie et une méthode universelles ; et pourtant il reste à la pointe du combat social en proposant les réformes ouvrières et paysannes qui ouvriront la voie du socialisme, en même temps qu'il groupe le prolétariat pour le mobiliser et pour lui donner la maxime de son action. Nous méprisons les expédients parce que nous sommes révolutionnaires ; nous n'acceptons pas la critique ou la révolte imbéciles parce que nous ne les confondons pas avec une action profonde et organisée. C'est Jaurès qui nous l'enseigne : « Bien souvent les réformes premières, pour renverser l'obstacle, doivent descendre d'un idéal élevé et hardi. Seuls ont de la force motrice les torrents qui tombent de haut. »<sup>3</sup>

Nous ne séparons pas le problème de la paix de celui d'une<sup>4</sup> démocratie internationale comme il ne peut y avoir de concorde à l'intérieur d'une nation sans démocratie sociale. Le socialisme ne pourra jamais être circonscrit dans les limites étroites d'une nation, fût-elle en titre la mère patrie de tous les travailleurs, parce que cette nation serait contrainte de se replier sur soi et d'accepter en plus d'une autarcie économique dangereuse une autarcie morale qui l'opposeraient au reste du monde. De plus, on ne propage pas le socialisme par la conquête ou par la force. S'il n'est pas éprouvé par les peuples comme une libération des valeurs créatrices qu'ils portaient déjà en eux, il n'aura pas mieux réussi que le fascisme. C'est pourquoi la presse et la propagande socialistes font une si large place aux relations humaines qui dépassent le cadre de la nation. Nous avons salué en Roosevelt un citoyen du monde, quoiqu'il fût loin d'être socialiste ; nous avons suivi avec affection l'effort des grandes démocraties et avec plus de tendresse encore les vicissitudes des petits peuples opprimés, même s'ils avaient gardé les formes de la société bourgeoise, parce que nous ressentions avec une sympathie tout humaine leur communauté de douleurs et d'espérance. Nous ne divisons pas le destin des hommes puisqu'il est lié aux lois universelles et que dans les cantons les plus reculés de notre planète se joue le drame éternel de l'humanité. Il ne nous faut pas moins de pessimisme que d'optimisme car c'est aussi bien dans les malheurs que nous saisissons ce qui nous unit. Cette vision brutale de l'absurdité universelle est toute la raison d'être de notre idéal. Nous avons plus de confiance dans notre doctrine à mesure que nous découvrons plus de réalités qui nous outragent.

---

<sup>3</sup> NdE : citation dont nous n'avons pas retrouvé l'origine.

<sup>4</sup> NdE : nous corrigeons « sans une » par « de celui d'une ».

« Quand l'homme se trouble et se décourage, il n'a qu'à penser à l'humanité »<sup>5</sup>. C'est par cette maxime que Léon Blum termine son livre de captif où il définit « à l'échelle humaine » la mission du socialisme. Ah ! vraiment, que les conditions de la lutte sont inégales pour ceux qu'une pensée directrice ne conduit pas au-delà du présent, et dont l'action se disperse comme l'écume, tandis que la vague redescend et s'abîme dans l'immense océan !

Le fanatisme servile et furieux, toutes ces destructions systématiques et haineuses, toutes ces tortures infligées ou endurées, toute la misère d'un monde mal fait qui cherche encore sa voie s'il a retrouvé l'espérance, relèvent d'un désordre trop profond pour être guéris par les soins d'une politique d'expédients et d'apparat.

Il arrive un moment où toutes les forces contraires de l'univers se concentrent en un point unique et c'est alors l'occasion pour les hommes de s'assembler pour combattre la fatalité absurde qui, jusque là, les avait dispersés dans la lutte. La guerre n'est pas suivie inévitablement par la révolution, mais elle crée, à l'instant où les forces vont se détendre, la possibilité d'un renouvellement complet des formes de la vie. Le cercle de la guerre peut ne plus se fermer si l'on sait rompre une fois pour toutes avec les conditions sociales qui l'ont provoquée. Il n'y a pas de retour éternel car l'avenir se déploie librement avec, pour les hommes, la certitude de la justice et de la paix.

Jacques Muglioni  
12 mai 1945



*Notions retenues pour ce texte :*  
*guerre (et capitalisme),*  
*guerre (seconde guerre mondiale),*  
*humanité, nations, paix (et socialisme),*  
*peuple allemand*

---

<sup>5</sup> NdE : À l'échelle humaine, 1945

### **A propos des articles du Populaire de Saône-et-Loire**

*Le père de Jacques Muglioni, Xavier Muglioni (1889-1936) avait sa carte de la SFIO à Bastia avant 1914. Il milita ensuite à Paris particulièrement dans le cadre de la Corse socialiste. Son fils Jacques (1921-1996) participa aux jeunesses socialistes, sans ignorer même avant la seconde guerre mondiale la terreur soviétique qu'il dénonça pendant la guerre froide lorsqu'il était un des militants les plus en vue de la SFIO de Saône-et-Loire. Jeune professeur de philosophie au lycée de Mâcon, et préparant alors l'agrégation, il rédigea régulièrement des articles dans Le Populaire de Saône-et-Loire, organe local de la SFIO dont il a été rédacteur puis rédacteur en chef (fonction qu'il prend entre les numéros du 3 novembre 1945 et du 16 février 1946).*

*Ces articles des années 1945-46 défendent le socialisme tel qu'il était défini par Léon Blum. On verra par exemple que Jacques Muglioni admet alors la critique marxiste de la Révolution Française, qu'il ne reprendra plus par la suite (voir le Discours de Ville-di-Paraso du 14 juillet 1989). Mais il formule déjà clairement l'exigence d'une véritable instruction publique sans laquelle une révolution économique et sociale n'aurait aucun sens.*

*Il est intéressant de voir la différence entre les articles de 1945-46 et ceux des années 1950 : ceux-ci sont des propos philosophiques, et non plus des articles politiques de circonstance. Travailler pour ses classes libère le professeur de l'idéologie. Ainsi Jacques Muglioni cessera de faire du capitalisme la seule cause des guerres. Dans le papier « La Paix » du 12 mai 1945, il dénonce déjà les crimes socialistes. Il ne sera plus question chez lui d'un « nouveau type d'homme », mais son idée de l'humanité ne changera pas.*

*Certains diront qu'avec l'âge il s'est éloigné de son idéal de jeunesse. Il est au contraire permis de penser que ce sont les gouvernements socialistes qui ont renoncé au socialisme tel que Jacques Muglioni pouvait le concevoir à la Libération : il quitta la SFIO après l'arrestation de Ben Bella en 1956. Il dénoncera sous le pseudonyme de Gédione (« Les Vandales », avril 1958) la trahison de l'école par tous les gouvernements, et dut cesser d'être doyen de l'Inspection générale de philosophie à l'arrivée des socialistes en 1981, en raison de son opposition à leur politique scolaire.*

### **Liste des articles (par ordre alphabétique)**

1. *La Paix – 12 mai 1945.*
2. *Léon Blum – 19 mai 1945.*
3. *Un nouveau type d'homme – 29 septembre 1945.*
4. *Avenir de la France... ...avenir du monde – 3 novembre 1945.*
5. *L'Armée et la Nation – 16 février 1946.*
6. *Oui, Vive la Liberté mais... La Liberté c'est d'abord la justice ! – 2 mars 1946.*
7. *La Conférence des Secrétaires Fédéraux a adopté la Déclaration des Principes du Parti Socialiste – 9 mars 1946.*
8. *La déclaration des droits – 16 mars 1946.*
9. *Le droit à l'instruction – 23 mars 1946.*